

# Le Souper des Maléfices

Christophe ARLESTON



# LE SOUPER DES MALÉFICES

(EXTRAIT)

Collection sous la direction d'Audrey Alwett

© **Éditions ActusF**, collection Bad Wolf, octobre 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-824-6 // EAN : 9782366298246

## Chapitre 1

Le pied de Zéphyrelle s'écrasa sur le visage de son adversaire. En une fraction de seconde, elle l'avait contourné et sa lame s'enfonçait dans la gorge mal protégée.

— Bravo Zéphyrelle ! Tu l'as tué !

— Le mouvement était élégant ?

— Ça allait. Un peu maniéré. Pas indispensable de rejeter tes cheveux en arrière dans le soleil. Et tu as fait tomber ton béret. Si tu avais dû t'enfuir, tu aurais laissé un indice derrière toi.

Zéphyrelle ramassa le couvre-chef turquoise orné d'une petite plume et lissa son pantalon flottant. Gunfron tapa dans ses vieilles mains calleuses.

— On reprend l'entraînement ! Hop hop, une deux, une deux ! Moins de cheveux qui volent, plus de mains qui frappent ! De la précision ! En position ! Il est temps de travailler sur les différents modes d'éventration. Où est ton arme ? Elle devrait déjà se trouver dans ta main !

Zéphyrelle tentait de récupérer son couteau avec la même grâce qu'elle l'avait planté, mais la lame était profondément

fichée dans le mannequin de chêne balaféré par des générations d'apprentis bretteurs. Irritant. Elle l'arracha d'un geste rageur et le simulacre mobile pivota sur lui-même, parfaitement huilé. La masse prolongeant le bras de bois écrasa son estomac et elle s'effondra dans un gargouillement. Gunfron la regardait sans sourire :

— Alors, quelle est ton erreur ?

L'air revenait lentement vers ses poumons. Elle hoqueta :

— Huurh ! Me battre contre un bout de bois !

— Pour le moment, c'est toi qui as le derrière dans la poussière. Faut croire qu'une quintaine de chêne est plus intelligente que toi. Tu as perdu ton calme et mal mesuré ta puissance. Allez, sur tes pieds, prestement, ramasse ce couteau !

Gunfron faisait preuve d'une patience admirable. Zéphyrille n'était pas la plus mauvaise élève qu'il ait eu à former, loin de là. Elle était agile, endurante, savait attaquer, parer, et ne prenait pas de risques inutiles, sauf lorsqu'elle attachait trop d'importance à l'esthétique de ses envolées. De toute façon le vieux guerrier lui pardonnait tout. Zéphyrille était la fille de Magnoder, son ancien compagnon d'armes, le plus fameux combattant de son époque. Elle était plutôt jolie, si on aimait les maigrichonnes à cheveux quelconques. Elle ne possédait pas toutes les rondeurs qui faisaient rêver les princes, mais son corps était fin et musclé et son sourire charmant. Sa vivacité d'esprit et son humour bienveillant la rendaient attachante à quiconque la croisait. Tout l'inverse de ce qu'avait été son géniteur, un barbare imposant à l'intellect sommaire.

— Ton père s'exerçait des heures chaque jour. Le talent s'acquiert dans la sueur !

— Mouais, grogna Zéphyrrelle, à ce qu'on raconte, il transpirait surtout à courir après les filles. Et une fois qu'il les avait rattrapées, aussi.

Zéphyrrelle était une enfant née sur le tard, fruit de l'union d'un Magnoder vieillissant et d'une hétaïre aussi belle qu'enthousiaste. La petite avait cinq ans à la mort de son père, mais avait été élevée dans le culte du formidable guerrier. Mascotte des hommes d'armes de la cité de Slarance, elle avait grandi dans le casernement, entre les jupes des cuisinières et les armures des guerriers. Elle s'était trouvée embarquée dans les chariots lors de la campagne des Guerres Préventives et avait même, du haut de ses douze ans, manié la hache. Principalement pour couper du bois mort et alimenter les feux, mais l'aventure l'avait exaltée. Elle s'était parfois déguisée en garçon pour observer les combats de plus près, mais les guerriers n'aiment pas avoir des gamins dans les pattes et elle avait surtout récolté des coups de pied dans un endroit de son anatomie pas encore très rembourré.

Gunfron avait gardé des habitudes de cette époque : elle prit soin de ne pas lui tourner le dos en ramassant sa lame. Le vieil instructeur sourit.

— Voyons maintenant comment tu égorgerais un adversaire arrivant de ta gauche. Et proprement, sans se tacher.

Ne pas mettre de sang sur ses vêtements, elle savait faire. Elle avait beaucoup égorgé de poulets : de retour des Guerres

Préventives, on l'avait formée aux fourneaux, comme il est d'usage pour une fille de sa condition. Elle se débrouillait, mais son caractère s'accommodait mal de journées passées à plumer, rôtir, éplucher et récurer. Pas beaucoup de perspectives d'avenir. Puis le présent lui-même était devenu préoccupant : ses charmes naissants troublaient les jeunes soldats et des privautés n'allaient pas tarder à s'en suivre. Ne souhaitant pas embrasser la carrière de sa mère et voir trop tôt s'arrondir son ventre, elle s'était tournée vers Gunfron afin qu'il lui enseignât le métier des armes.

Le vétéran ne pouvait refuser : il était en dette envers Magnoder qui avait sauvé sa jambe droite lors du fameux combat contre l'Hogre de Bronze. Bon, par manque de temps le héros n'avait pu soustraire la gauche à l'appétit du monstre, mais Gunfron était un sage : mieux valait avancer avec une béquille et une jambe de bois qu'assis dans un chariot à roulettes.

Magnoder avait depuis succombé aux coups déloyaux des années – le temps fut le seul adversaire qu'il ne réussit jamais à vaincre – et Gunfron se plaisait à retrouver les traces de sa vaillance chez sa fille. Elle possédait les qualités d'ardeur et de courage qui avaient fait la réputation de Magnoder, ainsi qu'un soupçon de ruse, ce dont avait toujours manqué le fameux guerrier. Elle avait choisi de perpétuer la tradition familiale et de dédier sa vie à la cité. Elle en était fière, Gunfron aussi.

Conformément aux instructions, elle s'appliqua à simuler la réplique à une attaque sur sa gauche. Une forme floue zébra l'extrémité de son champ de vision du côté opposé et la

douleur explosa dans sa tempe. Comment avait-elle pu oublier que Gunfron trichait toujours ?

— Et là, tu es morte, souffla le vieux guerrier qui venait de lui asséner un grand coup de béquille sur le côté de la tête.

— Mais ça fait mal ! Arrête !

— Ça fait encore plus mal de mourir. Si tu rêvasses durant un combat, ton adversaire aura vite fait de t'embrocher et de te découper en morceaux. Tu l'attendais à gauche ? C'est à droite qu'il s'est faufilé.

— C'est pas comme si je me battais pour de vrai ! Ça fait des semaines que tu me fais taper sur cette quintaine pourrie, j'en ai assez de tuer du bois ! Je voudrais avoir quelqu'un qui bouge en face de moi !

— Quelqu'un avec une épée ? Une lance ?

— Oui, par exemple.

Le vieil éclopé soupira.

— Je ne pense pas que tu sois prête. Il te ferait des trous partout et ton sang en sortirait. Tu n'aimerais pas ça. Ton père disait toujours...

Elle l'interrompit en levant les yeux au ciel. Il y avait en elle des restes d'adolescence.

— Marre qu'on me parle tout le temps de mon père ! Magnoder par-ci, Magnoder par-là... S'il était si malin, il serait encore en vie !

— Je te rappelle qu'il est mort de vieillesse.

— C'est pas une raison. Il y a certainement des façons de surmonter cet obstacle, comme tous les autres !

Gunfron le sentait bien, il était temps de mettre fin à la séance du jour. La petite était attachante, mais sa volonté de

sans cesse discutait finissait par le fatiguer. Et puis il commençait à faire soif. Il déplia ses membres usés et se redressa sur sa béquille.

— Si tu parviens à éviter la faucheuse durant les soixante prochaines années, estime-toi heureuse, Zéphyrille. Et si tu trouves un moyen de contourner la vieillesse et de vivre éternellement, je te serais reconnaissant de m'en informer au plus tôt. De mon point de vue, le temps presse. Le corps est une machine que les années détraquent. D'ailleurs je vais de ce pas soigner mes maux de ventre à l'aide d'une médecine appropriée.

— C'est ça ! Va vider tes pintes de bière !

— Exactement. À demain, même heure, même endroit.

Un petit signe de la main et Zéphyrille le vit traverser la place, se glisser dans l'ombre des platanes en direction de la taverne du Sanglier Ivre. Comme beaucoup d'anciens soldats et de gardes du palais dynarqual, il y avait ses habitudes : un petit déjeuner composé depuis quelque temps de quelques chopes de bière blonde le menait jusqu'au déjeuner, assez semblable. Après une sieste sur la terrasse et quelques apéritifs, il passait au dîner, c'est-à-dire à la bière brune parfois accompagnée d'un morceau de viande.

Zéphyrille eut un petit pincement au cœur en regardant s'éloigner la silhouette claudiquante. Un jour Gunfron ne serait plus là pour la houspiller. Un jour ce serait à elle d'assurer la relève, de porter haut les couleurs de la ville.

\*\*\*



La cité libre de Slarance vivait sous l'autorité d'un dynarque, haut dignitaire élu par ses pairs, toujours issu d'une des sept familles où l'on portait le titre de duc-marchand. Enfin six, depuis la ruine et le suicide du duc de Ferluche, un homme à qui les jeux de hasard n'avaient pas rendu l'amour qu'il leur portait.

Le duc Plucharmoy de Jaluse brigait ouvertement la charge de dynarque mais elle était solidement détenue par le duc Ib Morkedaï, un homme habile et avisé. Si l'on considérait l'intrigue politique comme un art, Ib Morkedaï était un virtuose. Le Jeu des Familles n'avait aucun secret pour lui. Il déjouait manœuvres et complots comme d'autres haussent les épaules : avec un poli sourire d'excuse. De son côté le duc Plucharmoy ne désespérait pas, il avançait ses pions avec la tranquille assurance de l'homme encore jeune qui sait que son temps viendra.

Zéphyrelle avait toujours été attentive aux stratégies politiques et sa sympathie allait au dynarque en place, un homme intègre et préoccupé par le bien-être du peuple. Elle avait intégré ses Services Particuliers, certes au modeste niveau d'Agent Subalterne, mais elle était déjà fière de son statut. En quelques années, elle pouvait espérer devenir Enquêtrice, puis Inquisitrice et, avec beaucoup de chance, atteindre l'échelon d'Ambassadrice Particulière. Elle savait parfaitement que ce vocabulaire ne désignait rien d'autre que les indicateurs, les espions et les tueurs aux ordres de l'État, mais ça ne la dérangeait pas. Elle servait la cité avec droiture et était heureuse

d'apporter son soutien à l'homme qui assurait le bon équilibre d'une société qui, si elle n'était ni juste ni harmonieuse, avait au moins le mérite de fonctionner sans trop de casse.

Au-delà de son histoire familiale et de son sens social développé, il fallait bien avouer qu'un autre élément, plus romanesque, avait influé sur le choix de carrière de la jeune fille : elle éprouvait une réelle passion pour l'art du déguisement. Elle adorait changer d'identité, de silhouette, d'âge et de condition. Elle possédait une étonnante collection de perruques, de vêtements, de voix et d'attitudes. Elle avait appris à passer, en quelques secondes, d'une vendeuse de coquillages affable à une marquise hautaine, d'un jeune érudit à un vieux mendiant. Mais elle savait que cela ne suffisait pas et qu'un bon Agent Particulier devait aussi être apte à se défendre en toute situation. Voire à attaquer. Elle se contraignait donc chaque matin dès l'aube à un fastidieux exercice, métal contre bois, métal contre pierre et bientôt peut-être, métal contre métal.

Et comme après chaque séance, Zéphyrelle se hâtait pour rejoindre les thermes publics et y éliminer sueur et poussière. C'était un des meilleurs moments de la journée : elle allait se décrasser sous une douche fraîche avant de se laisser glisser dans un bassin d'eau tiède et réconfortante. Puis elle s'offrirait un massage, son seul luxe. Elle économisait quelques pièces tous les jours pour, une fois par semaine, laisser des mains expertes courir sur son dos et la couvrir d'huiles parfumées.

Les thermes de Slarance étaient bâtis sur l'emplacement de trois sources aux vertus incontestables, mais comme on ne choisit pas l'endroit où jaillissent les sources et que les tuyaux

de plomb coûtent cher, ils étaient loin dans la basse-ville. Heureusement, Zéphyrille connaissait tous les raccourcis. Elle se faufila dans un quartier de ruelles étroites, longea les lavoirs, serpenta entre les battoirs des lavandières acharnées sur leur linge et traversa la place du grand marché, une mer d'étals colorés protégés du soleil par des toiles tendues. Tout autour de la vaste halle, des centaines d'échoppes proposaient des marchandises venues de contrées proches ou lointaines. On y criait dans toutes sortes d'idiomes mais le cliquetis des pièces de métal plus ou moins précieux formait un langage universel. Slarance était le point de rendez-vous des plus grandes routes commerciales.

La cité se lovait dans l'embouchure du fleuve Placide, au carrefour des routes maritimes et terrestres. Le port, prolongé par les nombreux quartiers populaires, s'étalait sur les berges côté sud. Face à lui se tenaient quelques îlots fortifiés alors que sur les hauteurs de la rive nord, derrière de hauts murs et de vastes jardins en terrasses, se dressaient les villas et les palais des riches et nobles négociants. Plus on est puissant et fortuné, plus on apprécie une vue dégagée et la possibilité de cracher loin. Au sommet se détachait donc la citadelle du dynarque.

Un astucieux système de câbles sur lesquels se déplaçaient des cabines suspendues permettait d'aller de la haute-ville à la basse-ville. Le mécanisme mettait en jeu des contrepoids, des attelages de bœufs, de lourdes roues et quelques ingénieurs toujours inquiets. Bien sûr, beaucoup d'escaliers desservaient également les palais, mais les plus nobles personnages de Slarance les estimaient généralement indignes de leur foulée. On y croisait principalement la domesticité et des livreurs courbés

sous leur charge. Seul le dynarque Ib Morkedaï était connu pour préférer l'exercice des mille marches aux coussins de soie des nacelles. Quelques mauvaises langues prétendaient qu'il était effrayé par le vide sous ses pieds mais les plus avisés savaient qu'il attachait avant tout de l'importance à sa forme et à sa santé. Il avait coutume de dire que chaque marche montée ou descendue était un battement de cœur ajouté à sa vie. L'opinion générale était qu'il vivrait très vieux.

Cependant, nul besoin pour Zéphyrille de chercher à prolonger son existence en gravissant la falaise jusqu'à la Citadelle aujourd'hui. Après les thermes, elle laisserait traîner ses oreilles sous les arcades de la grand-place pour tenter d'y collecter des renseignements. Sur quoi ? Tout et rien. Le prix du lait plus haut sur le fleuve, des racontars sur les frasques d'un édile ou pourquoi pas, avec beaucoup de chance, les signes d'un complot contre l'État ou d'une invasion sanguinaire. Ses supérieurs voulaient des agents toujours à l'affût, capables de deviner eux-mêmes ce qui pouvait servir la cause de la cité et elle s'efforçait de leur donner satisfaction. Le moindre ragot pouvait avoir son importance. Et justement, pourquoi cet étrange attroupement devant les étals des potiers ?

— Poussez-vous !

— Poussez pas !

La foule s'agitait, des hommes criaient. Zéphyrille s'approcha, mue autant par la curiosité que par la conscience professionnelle. Une grappe serrée et grondante entourait le corps d'un homme mort. Terrassé brusquement, il avait entraîné plats et pots dans sa chute et reposait au milieu des fragments

de terre vernie. Sa peau miroitait de reflets bleus et une écume pourpre maculait son visage révolté. Nul doute qu'un poison violent lui avait été administré. Un règlement de comptes ? L'œuvre d'un héritier impatient ? D'une épouse bafouée ? D'un concurrent déloyal ? Tout était possible, à Slarance.

Zéphyrille grimaça lorsqu'un malappris tenta de se frayer un passage à grands coups de coude : elle reçut une bourrade qui lui broya les côtes, accompagnée d'un vague marmonnement d'excuses. Bizarrement, l'homme ne cherchait pas, contrairement aux autres, à atteindre le corps, mais plutôt à s'en éloigner. Le temps de se retourner pour le morigéner de son impolitesse – et d'y ajouter une bonne correction – et l'inconnu n'était déjà plus qu'une silhouette lointaine. Un fuyard ? Était-il pour quelque chose dans la mort du malheureux empoisonné ? Devait-elle se lancer à sa poursuite ? Bah... Trop tard pour le rattraper, il avait disparu dans la foule.

Trois gardes approchaient, fendant le rassemblement avec lenteur et autorité. Ils appartenaient au corps des Vigilants, les agents citoyens chargés par le dynarque de maintenir un semblant d'ordre dans la ville. À vrai dire, personne ne les appelait Vigilants : leurs bottes brunes, leurs capes vertes et leur manque d'empressement à intervenir dans les bagarres leur avaient valu le surnom de *plantes-en-pot*.

Ces trois-là étaient des vétérans rompus à toutes les subtilités du métier. Constatant que le seul élément potentiellement perturbateur gisait raide et ne présentait pas de danger, ils s'exprimèrent avec assurance et firent reculer les curieux. Zéphyrille fut repoussée comme les autres et soupira. Après

tout, cette affaire ne la regardait pas. Les plantes-en-pot rendraient compte à la voie hiérarchique et un enquêteur civil serait désigné. Un Agent Subalterne des Services Particuliers n'était pas concerné. Elle signala tout de même l'individu suspect qu'elle avait vu filer, mais les plantes-en-pot n'y accordèrent guère d'attention.

La jeune fille haussa les épaules et reprit sa route. L'incident figurerait tout de même dans son rapport du jour. Ne serait-il pas temps de mentionner également la recrudescence, qu'elle constatait depuis quelque temps, de... comment l'exprimer exactement ? Elle promena son regard sur la foule... de *conci-toyens au teint pâle et à la transpiration malsaine* ? D'hommes et de femmes *plus apathiques que d'habitude, atteints de tremblements nerveux involontaires* ? Non, c'était ridicule. On la soupçonnerait de voir des vampires et des zombies partout, et l'Agent Subalterne y perdrait en crédibilité.

Elle atteignait enfin l'entrée des thermes et savourait à l'avance les perspectives d'ablutions, de mains douces et d'huiles parfumées, lorsqu'elle remarqua qu'un gamin dépe-naillé lui faisait des signes qui se voulaient discrets.

— Tu veux quoi, Plampin ? Tu t'agites comme si des vers te sortaient des fesses !

— On te demande là-haut !

— Là-haut ?

— Oui et ça a l'air urgent, parce qu'ils ont envoyé un type avec un gilet et une perruque poudrée. Par cette chaleur, c'est que c'est grave. Il t'attend aux cabines.

Aux cabines ! L'affaire devait être d'importance, en effet. Zéphyrelle, comme la plupart des habitants de Slarance, n'avait jamais eu l'occasion d'emprunter les cabines. Elles n'étaient pas formellement interdites aux gens du commun, mais les tarifs étaient suffisamment élevés pour que les hauts personnages ne souffrent pas de la promiscuité plébéienne. Margofias, l'Inquisiteur à qui elle communiquait chaque jour sa récolte de renseignements, avait-il une mission intéressante à lui confier ? Ils se rencontraient d'ordinaire dans un petit bureau de la capitainerie du port où il exerçait officiellement la charge de responsable des achats, mais elle n'ignorait pas qu'il possédait un autre cabinet, dans la citadelle dynarquale, où se traitaient les dossiers les plus sensibles. Les grosses affaires. Voilà, à n'en point douter on la convoquait pour une mission cruciale ! Exactement ce dont Zéphyrelle avait besoin pour révéler son talent. Peut-être qu'allait enfin se présenter la chance de sa vie !

\*\*\*

Elle parvint au port et repéra immédiatement, près du relais des cabines, le personnage qui l'attendait : un laquais portant la livrée de la maison privée du dynarque. Il la fit monter dans une nacelle de bois ouvragé qui s'éleva au-dessus du fleuve en direction des palais, ses magnifiques rideaux de soie flottant au vent. L'espace était exigü mais tout y respirait le luxe.

Zéphyrelle n'avait pas eu le temps de passer par les bains et elle ne se sentait pas très à l'aise sur les coussins brodés. Elle prenait conscience de son pantalon taché, de ses pieds

maculés de boue qui sortaient de sandales rapiécées, de sa chemise imprégnée de sueur. Une serpillière usagée eût été moins répugnante. Les narines du laquais frémissaient. Était-il gêné par son odeur ? Peut-être même se sentait-il humilié d'avoir à s'occuper d'une créature aussi misérable et poussiéreuse ? Zéphyrille supportait peu la condescendance et elle choisit d'y répondre par une provocation. Elle se détendit, repoussa les rideaux et sortit crânement un bras à la fenêtre de la cabine, puis, offense suprême, allongea les jambes pour poser les pieds sur la banquette d'en face.

Le laquais imperturbable n'eut pas un geste. Dépitée, Zéphyrille reporta son attention sur la vue spectaculaire. Le fleuve et la cité s'étendaient sous son regard, chaque maison ressemblait à un petit jouet. Elle ne put s'empêcher de sourire :

— C'est amusant comme tout est si petit, vu d'ici ! Les gens sont juste de minuscules points qui bougent...

— De la haute-ville, le peuple ressemble souvent à une colonie de fourmis laborieuses et misérables.

Le laquais avait parlé sans même bouger les lèvres. Les intonations aristocratiques de ce type portaient vraiment sur les nerfs. Un peu de méchanceté gratuite le remettrait à sa place.

— Je suppose que Margofias ne vous a pas dit pourquoi il me faisait mander ? Non, bien sûr. On ne révèle rien à un simple valet.

L'homme resta silencieux. Zéphyrille reprit :

— N'êtes-vous pas un peu âgé pour que l'on vous envoie courir la ville à la recherche d'un Agent Subalterne ? Les exigences du service sont bien cruelles envers vous... Mais sans doute n'êtes-vous pas très important, ni très malin, pour ne



point encore être majordome. Ou alors vous avez commis une faute. Voilà, une grosse faute qui aura retardé votre carrière ! Et vous êtes au bout du compte le seul responsable de votre situation, ce qui vous rend amer et désagréable. Ah ! Comme l'âme humaine est parfois facile à comprendre !

Le dernier mot flotta dans un silence poisseux durant une éternité. Le laquais, impassible, ne quittait pas Zéphyrille des yeux. La nacelle oscillait lentement et poursuivait sa montée dans le bruit feutré des roulements sur les câbles. Un cormoran frôla la nacelle en criillant. L'homme laissa échapper un léger soupir et se détourna, fixant l'horizon. Enfin, il reprit la parole.

— Je me demande si je ne commets pas une erreur. Il semble que Margofias t'ait surestimée. Et si ce cher vieux Gunfron a pu t'inculquer quelques rudiments du combat, sa sagesse ne t'a manifestement pas atteinte. Est-ce donc là la fille du grand Magnoder ? Je n'entends qu'une gamine susceptible et maladroite.

Toutes les alertes de Zéphyrille rugissaient, mais trop tard. Il se passait un truc anormal. Le laquais était trop à l'aise. Il savait trop de choses. L'évidence la traversa comme la foudre.

Elle avait trop parlé. Et dit trop n'importe quoi. À Ib Morkedaï. Au dynarque lui-même. Aucun doute. Ce regard perçant. Cette courbe des sourcils. Ce profil, vu si souvent sur les piécettes de bronze et d'argent. Comment ne l'avait-elle pas reconnu immédiatement ? Elle se croyait douée pour les déguisements mais le maître de la cité l'était encore plus. Sans prendre la peine de se grimer, l'homme dont les traits étaient dans la poche de chacun – excepté des plus pauvres – avait

attendu longtemps sur le port sans se faire remarquer. Elle-même se trouvait enfermée avec lui depuis plusieurs minutes sans se douter de rien. Un maître. Le *silence* aurait dû la mettre sur la voie.

Elle retira ses pieds de la banquette qu'on aurait pu croire soudainement chauffée au rouge et tomba à genoux sur l'étroit plancher de la cabine.

— Seigneur Morkedaï ! Je suis navrée, je... et stupide, oui. Je me blâme pour cette conduite inconvenante.

— J'aurais préféré que ces regrets soient adressés au laquais, on aurait pu y voir plus de sincérité. Tout le monde s'excuse de n'importe quoi devant un dynarque, mais respecter un homme du peuple est une qualité qui honore celui ou celle qui la possède.

— Mais c'est parce qu'il... enfin vous... les narines, tout ça... et les fourmis misérables, j'ai cru... Oh, Monseigneur, je ferais mieux de me taire à jamais !

Zéphyrelle était morte de honte. Elle avait insulté l'homme qu'elle révérait et qu'elle avait juré de servir avec fidélité. Un tel écart était inadmissible, elle le savait et s'apprêtait à faire face avec courage aux conséquences de son inconduite. Le dynarque tira sur une cordelette et la nacelle s'arrêta, suspendue au-dessus du vide, à mi-chemin entre le port et le palais.

— Tu peux te relever, Agent Subalterne. Et t'asseoir. Normalement. Je préfère que ces coussins hors de prix reçoivent tes fesses plutôt que tes chaussures.

— Oui, certainement ! Mais vous savez, je suis vraiment, vraiment désolée, normalement je ne suis pas comme ça, mais là...

- Et te taire.
- Oui.
- Sans même répondre *oui*.
- D'accord.

Le temps était figé, une brise légère balançait délicatement les câbles. Les rideaux se déployaient comme des étendards. Le ciel était clair, la mer calme. Au loin, des navires marchands se dirigeaient vers le port. Ib Morkedai, songeur, laissa son regard embrasser la ville, puis revenir se poser sur la jeune fille. Mortifiée, elle gardait la tête baissée. Elle envisageait sérieusement, si le silence se prolongeait encore, de sauter par la fenêtre en hurlant.

— Je fais partie de ceux qui se soucient du sort des fourmis laborieuses, dit doucement le dynarque. Et en ce moment je suis très inquiet pour elles, Zéphyrille. Un danger menace Slarance. Un danger terrible.

— Ah ? (*note d'espoir*) Oh, pardon, je me tais.

— Merci. Tu l'ignores sans doute, mais en quelques semaines mes Services Particuliers ont été décimés. Enquêteurs, Inquisiteurs, Ambassadeurs Particuliers, presque tous mes agents ont trouvé la mort. Suicides, accidents, mauvais coups dans une bagarre, chutes d'objets lourds et contondants, ongles incarnés qui tournent à la septicémie en quelques heures, c'est un carnage. Au début on aurait pu croire à une série de coïncidences, mais plus aujourd'hui. Ce matin même, un agent dont je n'avais plus de nouvelles depuis quelque temps a été retrouvé errant sur le marché où il s'est effondré, manifestement empoisonné. Il est le vingt-septième cadavre de la liste.

Le dynarque observa une pause que Zéphyrille n'osa pas interrompre. Lui révéler qu'elle avait vu le corps n'avait pas grand intérêt. Elle percevait la complexité de l'affaire et comprenait mieux la raison de cette convocation soudaine, de ce rendez-vous au milieu du vide. Le dynarque avait perdu ses meilleurs agents, il était isolé, sans doute ne faisait-il plus confiance à son entourage direct. La situation devait vraiment être désespérée pour qu'il s'adressât à un Agent Subalterne, fût-elle la fille de Magnoder !

Elle ne se faisait pas d'illusions : elle était loin d'avoir l'aura de son père. Sans parler de l'ancienneté. Le grand guerrier avait servi le maître de Slarance si longtemps ! Elle se demandait quel pouvait être l'âge du dynarque. Il était au pouvoir depuis une éternité et aurait dû ressembler à un vieillard, pourtant il était mince et solide, déterminé, porté par un feu intérieur et une résolution sans faille. Ib Morkedaï était une énigme. On murmurait parfois, au comptoir des tavernes – plutôt après la troisième tournée – que de la magie était à l'œuvre.

Il reprit d'une voix neutre :

— J'ai une mission à te confier. Je pourrais dire que tu es mon dernier espoir, mais ce serait mentir. Il y a toujours une autre solution, puis encore une autre. Mais pour le moment, disons que tu es mon *meilleur* espoir. Et pour tout dire mon dernier agent sur place.

— Donc votre *meilleur* agent.

L'ombre d'un sourire effleura fugacement les lèvres d'Ib Morkedaï.

— La logique te donne raison, malgré ton effronterie.

— Je suis prête à donner ma vie pour Slarance, Monseigneur.

L'ombre d'un froncement effleura fugacement ses sourcils.

— C'est idiot. Je préfère que tu fasses en sorte que nos opposants donnent la leur.

— Ah oui, c'est bien aussi.

Quel pouvait bien être le mystérieux adversaire ? se demandait Zéphyrelle. Une horde de mages déments appuyés par des démons surgis des dimensions insondables ? Des vampires assoiffés de sang prêts à égorger jusqu'au dernier nourrisson ? Elle s'attendait au pire. Le souhaitait, en vérité : plus l'ennemi serait terrible, plus elle prouverait sa valeur et triompherait avec panache. L'hypothèse des vampires collait bien avec son intuition, il était peut-être temps d'évoquer devant le dynarque ces euh... *concitoyens au teint pâle et à la transpiration malsaine*, qui hantaient les rues. Elle regrettait de n'avoir pas eu beaucoup l'occasion d'observer leur dentition ni leur réaction devant un pieu de bois bien taillé.

Hélas, dès les premiers mots du dynarque, elle eut le sentiment que l'enjeu était plus trivial.

— Il y a quelques mois des paysans ont attiré l'attention de mes services sur la mauvaise qualité du grain vendu à Slarance. Leurs champs dépérissent et leurs récoltes ne trouvent plus preneur : une noria de navires venus d'on ne sait où inonde la cité de céréales à bas prix. On en tire un pain compact et sans saveur, une bière nourrissante mais infecte. Bien des gens ont presque cessé de s'alimenter pour ne plus consommer que de la bière.

— Oui, Gunfron lui-même a renoncé au vin et vide chope sur chope.

— Renoncé au vin. Qui est l'essence même de notre culture. Slarance est en péril, Zéphyrelle.

— Parce que les vigneronns vont s'appauvrir ?

Le dynarque inspira calmement.

— Les produits issus de ce grain, qu'il s'agisse de bière ou de farine, sont dangereux pour la santé publique. Ils font grossir de façon anormale et dénaturent les fluides internes, s'attaquent aux organes. Parfois rapidement. Les plus fragiles sont déjà touchés, tu auras peut-être remarqué le nombre croissant de nos concitoyens au teint pâle et à la transpiration malsaine ?

Zéphyrrelle bondit :

— Tout à fait ! Et j'ai à ce sujet une hypothèse qui peut sembler hasardeuse mais...

— Je ne souhaite pas entendre parler de chapelets d'ail ni d'eau bénie par les dieux, Zéphyrrelle. Ces gens sont malades. Leur sang est corrompu par le sucre, leurs membres pourrissent, il faut souvent les amputer. Des nourrissons meurent sans cause. Notre population succombe avant l'heure, le foie saturé, la rate dilatée, l'estomac perforé, les artères bouchées, le cœur confit dans la graisse. Le nombre de morts naturelles d'hommes et de femmes encore jeunes a triplé en quelques mois.

— Le vin ne faisait pas de dégâts ?

Ib Morkedaï ne montra pas le moindre signe d'agacement. Il était l'homme le moins agaçable du monde. Le plus souvent.

— Le vin contient aussi de l'alcool, mais les savants s'accordent à dire qu'il ne s'agit pas du même. Le vin est un fortifiant sain et subtil.

— J'en prends bonne note, Monseigneur.

— Nous voici donc confrontés à deux problèmes. L'un concerne la situation de nos paysans et l'autre, plus préoccupant

encore, la santé du peuple. Je ne souhaite pas gouverner une cité agonisante depuis une citadelle enfumée par les bûchers funéraires.

Zéphyrelle ne regrettait plus les mages déments, les vampires ou les zombies. Le défi était de taille, et elle allait s'appliquer à briller pour épater le dynarque. Elle grimperait les échelons plus rapidement qu'elle ne l'avait espéré, et un jour elle...

— Dis, tu m'écoutes ?

— Oh oui, pardon, Monseigneur.

— Je disais que tous mes agents ont été mobilisés sur cette affaire, et qu'aucun n'a échappé à la mort.

— Je ne vous décevrai pas !

Le dynarque fixa la jeune femme. Il y avait dans son regard des idées de fil et d'aiguille et Zéphyrelle sentit ses lèvres piquer. Elle baissa humblement les yeux.

— Agent Subalterne, je te demande de collecter des éléments sur l'origine de ces céréales. N'en fais pas trop : une simple recherche préliminaire, une enquête discrète le temps que de nouveaux agents arrivent. J'ai fait rappeler à Slarance toutes mes équipes opérant à l'étranger afin de reconstituer un Service fiable. Tu dois réunir un maximum d'informations avant leur arrivée afin qu'ils puissent intervenir en toute efficacité dès leur retour.

Zéphyrelle était déçue. Sa mission se résumait donc à préparer le terrain pour d'autres types qui récolteraient les lauriers. Elle aurait finalement préféré affronter une petite horde de pirates rassemblée sur le fleuve ou traquer un tueur fou au

rire démoniaque. Mais bon, quand on est débutant, il faut se contenter de ce qu'on vous donne.

Ib Morkedaï perçut son désappointement. Il posa une main sur son épaule et une chaleur sincère perça dans sa voix.

— J'ai confiance en toi. Je suis certain que ton enthousiasme, quoique parfois envahissant, cache un réel talent.

*Wowh !*

Le dynarque ferma soigneusement les grands rideaux et tira de nouveau sur la cordelette. La nacelle se remit en route. Zéphyrelle, encore sous le choc de ce qui ressemblait beaucoup à un compliment, restait muette.

— Lorsque nous serons à la citadelle, je descendrai seul. Ne te montre pas avant d'avoir rejoint la basse-ville.

— Oui, Monseigneur.

— Ne sous-estime pas notre adversaire. Ceux qui sont derrière tout ça n'ont pas hésité à assassiner vingt-sept fonctionnaires. Imagine une approche nouvelle et évite de te faire poignarder.

— Je vais m'y efforcer, Monseigneur.

Zéphyrelle affichait humilité et discipline, mais le naturel reprit le dessus :

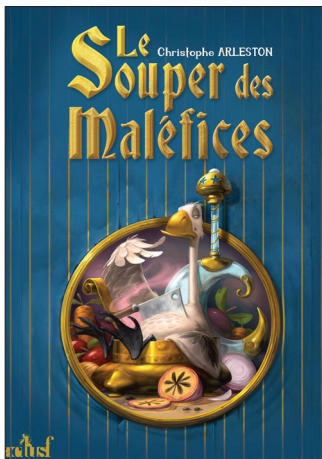
— Et moi, j'ai le droit de tuer ?

— Le moins possible, jeune fille.

*(Fin de l'extrait)*



Les agents de Slarance ont tous été assassinés. Dernière d'entre eux, Zéphyrille se voit confier sa première mission par le dynarque : mettre à jour les trafics qui empoisonnent la cité et déstabilisent son économie avec l'importation d'un blé étrange... Une dangereuse enquête la conduit du monde des tavernes à matelots aux plus feutrés cabinets du pouvoir. Mais l'intervention inattendue d'un cuisinier amoureux et de son grimoire de recettes magiques va compliquer l'affaire.



*Des personnages attachants, une aventure captivante et la touche d'humour propre à l'auteur de Lanfeust de Troy : Le Souper des maléfices est un roman qui se dévore avec passion.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
([clie](#))

En numérique : 5.99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-824-6